GINDREY Jacques (1927). Du maquis à Dien Bien Phu.

Jacques Gindrey naît en 1927 à Thorey-sous-Charny en Côte d'Or.
Après des études primaires à Gray, en Haute-Saône, il passe avec succès le concours d'entrée aux écoles militaires préparatoires (EMP). En 1940, les EMP sont transférées en zone sud, celle d'Épinal l'accueille à Montélimar. Puis, en seconde, il devait rejoindre Autun. Mais la Wehrmacht réquisitionne l'école, qui se replie à Valence. À Valence, la Wehrmacht récupérant la caserne, la rentrée de septembre 1943 se fait au camp de Thol dans l'Ain, dans les baraquements du 10e bataillon de chasseurs à pieds. Au sein du camp école, cette pépinière va préférer la guérilla à l'étude.
Le 2 mai 1944, Gindrey (Bébé) rejoint le maquis. Élèves et cadres de l'école constituent jusqu'au 6 juin la majeure partie des maquisards du camp Mazaud, cinquante-cinq sur soixante-six.
Le 6 juin au soir, en gare d'Ambérieu, dans le cadre du "plan vert" conçu pour freiner l'avancée allemande, le sabotage de cinquante-deux locomotives et de dix machines-outils est le premier acte fort du groupe.

Le 30 juin, dans les souterrains près de Jonzac, à la pause de midi pour épargner les ouvriers, Pierre Ruibet fait sauter l'énorme dépôt correspondant à cent vingt trains de munitions. Dans l'Ain, en réaction, cent vingt camions et trois mille hommes arrivent de Savoie et de la région lyonnaise, pour le grand assaut contre le maquis le 10 juillet. Triste bilan pour l'école le 11 juillet : cinq élèves tués, cinq blessés dont Gindrey et sept cadres de l'école fusillés en représailles à Pont-d'Ain.
Gindrey, posté à Chenavel, grièvement blessé aux jambes, est évacué sur une échelle par des jeunes du village jusqu'au poste de secours.
Hospitalisé à Nantua, il est transféré à Bourg-en-Bresse pour y être fusillé. Il est sauvé par la Libération.
En février 1945, Jacques Gindrey rejoint enfin la ville d'Autun. En effet, les élèves maquisards, exclus de l'école, sont réintégrés sur ordre du général de Gaulle. Ensuite, via le Prytanée, il intègre l'École du service de santé militaire de Lyon. À l'issue des études, ayant pris l'option coloniale, il fait un stage au Pharo à Marseille.
Pour Gindrey, la première affectation est le Tonkin et, le 17 février 1954, c'est Diên Biên Phu avec l'antenne chirurgicale mobile 44 (ACM44). Il se retrouve au côté de Paul Grauwin. Dans son livre *J'étais médecin à Diên Biên Phu*, 1954, Grauwin, arrivé par hasard dans ce camp, narre cette période : il assure le triage des blessés, rôle dévolu au plus chevronné, et la réanimation. Pendant ce temps, Jacques Gindrey opère durant cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits au fond de son boyau obscur.

À partir du mois de mars, la mousson, la boue et les obus rendent les conditions inhumaines. Pour Gindrey, « il n'y a pas lieu de séparer médecins des bataillons et médecins des antennes, tous dans le même mauvais bateau ». Dès le 15 mars s'intensifie l'offensive Viêt-Minh. Les croix rouges sont prises pour cibles. L'afflux massif des blessés sans possibilité d'évacuation aérienne et terrestre, à partir de fin mars, oblige les médecins des postes avancés à faire des gestes opératoires majeurs tels qu'amputation distale ou fermeture de thorax ouvert. Les garrots faits avec du fil électrique et levés trop tard obligent Gindrey à amputer *larga manu*. Au total, 55 hommes de l'ACM 44 sont tués par les bombardements.
Le 13 mai, après la chute, débute la longue marche de 10 000 soldats vers les camps de prisonniers, d'où ne reviendront que 2 500 hommes environ. Jacques Gindrey est du nombre des survivants.
Le 3 septembre 1954, la guerre d'Indochine est finie. Jacques Gindrey est affecté à une antenne chirurgicale en Algérie, puis une autre à Madagascar.

Il quitte l'armée en 1971 pour entamer une nouvelle carrière en milieu privé à Vire (Calvados) : « J'ai pris en main la traumatologie et, très vite, la chirurgie de la hanche et l'orthopédie dans lesquels je m'étais spécialisé ». Il y exerce jusqu'en 1982, date à laquelle il prend définitivement sa retraite.

Franck Lanot a écrit *Une balle de colt derrière l'oreille* à partir des récits de Jacques Gendray sur sa captivité en Indochine.